

# Gris foncé

## Conte de cinéma de Hong Sang-soo

Stéphane Defoy

---

Volume 24, Number 3, Summer 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60785ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

### ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Defoy, S. (2006). Review of [Gris foncé / *Conte de cinéma* de Hong Sang-soo]. *Ciné-Bulles*, 24(3), 51–52.

en arrière-plan tandis qu'un couple entrelacé regarde avec nous la scène en témoin : dans cette agressivité puérile, semble nous dire Garrel, se cachait un amour authentique. L'innocence accompagnait leurs actes, les plus agressifs comme les plus doux.

Paradoxalement, c'est en mettant le politique de côté que François se rapproche de son idéal de vie. Pour atteindre celui-ci, il choisit de sacrifier et d'oublier plutôt que d'acquiescer et de conserver. C'est l'époque du vivre et laisser vivre et de l'amour libre : « Je n'ai jamais confondu amour et sexualité », dit Lilie, ce qui lui permet d'aller voir ailleurs. Elle comprend que si la sexualité est relative à la satisfaction du désir, l'amour est lié au temps et à la mémoire. C'est ce rapport amour/mémoire que Garrel nous fait le mieux percevoir en inscrivant son film dans ce que Deleuze a nommé « le cinéma de l'image-temps ». Leur relation de couple au présent semble déjà un souvenir et le noir et blanc appuie cette impression d'anachronisme.

**Les Amants réguliers** est la réponse de Garrel à **Dreamers**, de Bernardo Bertolucci, qui était déjà un clin d'œil à Garrel. Ce qui fait des **Amants réguliers** un amalgame de subtilités référentielles susceptibles de plaire aux cinéphiles. Alors que la nostalgie cinématographique de Bertolucci se composait à partir d'extraits de films, l'œuvre de Garrel semble, quant à elle, sortir tout droit des années 1960, comme un spectre. Son style expérimental léger et doux évoque une liberté esthétique qui s'est perdue en même temps que certains mouvements de pensée. Un piano minimaliste apporte un sentiment d'apesanteur et d'errance qui rappelle **L'Éloge de l'amour** de Jean-Luc Godard. Mais c'est surtout la photographie de William Lubtchansky qui

donne un lyrisme et un charme certain au film.

En somme, **Les Amants réguliers** se veut volontairement un anachronisme narratif, esthétique et discursif. En effet, le regard franc et lucide que propose Garrel sur le passé questionne les tendances idéologiques de notre propre actualité. Qu'est-il resté, que s'est-il perdu, que s'est-il transformé des années 1960 jusqu'à aujourd'hui? Le sentiment qui occupe Garrel est la nostalgie. ■

#### Les Amants réguliers

35 mm / noir et blanc / 178 min / 2005 / fict. / France

Réal. : Philippe Garrel

Scén. : Philippe Garrel, Arlette Langmann et Marc Cholodenko

Image : William Lubtchansky

Mus. : Jean-Claude Vanier

Mont. : Françoise Collin, Philippe Garrel et Alexandra Strauss

Prod. : Maïa Films et ARTE France

Dist. : Fun Films

Int. : Louis Garrel, Clotilde Hesme, Éric Rulliat

Conte de cinéma  
de Hong Sang-soo

## Gris foncé

STÉPHANE DEFOY

En dépit de toute considération commerciale, le cinéaste sud-coréen Hong Sang-soo persiste et signe un cinéma naturaliste tentant de reproduire les relations humaines par des tentatives de rapprochement entre des êtres esseulés. Ses méthodes de travail font de ce réalisateur de 45 ans un artiste à part entière dans un pays où le cinéma d'auteur jouit d'un enviable rayonnement. Réalisant ses films sans scénario préétabli (le matin du tournage, il donne à ses comédiens les répliques écrites la veille), Hong se laisse porter par ses instincts afin de mettre en images les comportements et les aspirations de ses contemporains. Également professeur à



Conte de cinéma

l'Université de Séoul, on se demande quel est le contenu pédagogique de ce diable de cinéaste puisqu'il enseigne... la scénarisation!

Découvert en 1999 avec son premier long métrage **The Day a Pig Fell into the Well** (voir *Ciné-Bulles*, volume 24 numéro 2, *Rétrospective sur le cinéma sud-coréen*), Hong Sang-soo s'est frayé un chemin jusqu'à la convoitée compétition officielle du Festival de Cannes avec ses deux derniers films, **La Femme est l'avenir de l'homme** et **Conte de cinéma**. Ce dernier débute par la rencontre fortuite de deux jeunes adultes qui ont été attirés l'un vers l'autre par le passé. Ils marchent tous deux dans Séoul, boivent à profusion et terminent leur virée au pieu, l'un par-dessus l'autre jusqu'à ce que la jeune femme propose qu'ils se donnent la mort ensemble. Il faut souligner que dans l'œuvre du réalisateur sud-coréen, l'état d'ivresse permet à tout coup d'extérioriser sa détresse intérieure et que la baise conduit à la déprime généralisée. On comprendra que le portrait qu'il dresse de jeunes adultes sud-coréens est teinté par la grisaille urbaine.

À mi-parcours, un homme, jusque-là inconnu, sort d'une salle de cinéma et croise dans le hall la jeune femme tenant le rôle principal de la fiction en cours. Ainsi, la première portion de **Conte de cinéma** s'avère un film vu par Tongsu, cinéaste incapable de réaliser sa première œuvre et qui croit discerner dans ce qu'il vient de regarder sur écran une histoire qu'il a lui-même vécue. À sa manière, Hong nous sert le procédé du film dans le film tout en s'efforçant de suggérer, dans la suite de sa fiction, des pistes de réponses à de nombreuses questions laissées en suspens dans la première partie. Par l'entremise de deux intrigues sentimentales mettant en scène des

personnages d'âges différents, le cinéaste propose un jeu de miroir à correspondances multiples où deux mises en situation finissent par converger vers une destinée commune : une mort annoncée qui ne se matérialise pas. Force est d'admettre que l'astuce narrative de Hong fonctionne à merveille, malgré un académisme rigide et une sobriété par moment consternante. De plus, notre sérénité est mise à rude épreuve, car le réalisateur filme ses deux récits sans aucune imagination : début de scène en plan moyen ou son contraire, en gros plan; *zoom in* dans le premier cas, *zoom out* dans le second et l'on termine le tout par un laborieux recadrage. C'est sans compter l'absence du moindre ressort dramatique dans un récit qui, finalement, tourne à vide.

On compare le cinéma d'Hong Sang-soo à celui du Taïwanais Tsai Ming-liang (**Le Trou; Là-bas, quelle heure est-il?; La Saveur de la pastèque**). Même approche épurée, même désir de tenir compte du réel, mêmes personnages déçus par l'existence. Cependant, le cinéaste taïwanais teinte son travail d'une savoureuse touche d'humour absurde que l'on ne retrouve pas chez son confrère sud-coréen. Aussi, **Conte de cinéma** n'a rien pour égayer les cœurs. Même si, en y réfléchissant de nouveau, il possède plusieurs niveaux de lecture (les revers détruisant l'espoir, les retrouvailles comme planche de salut, l'amour et la mort intimement liés), le film s'enfonce néanmoins dans un ennui mortel. ■

#### Conte de cinéma

35 mm / coul. / 90 min / 2005 / fict. / Corée du Sud

Réal. et scén. : Hong Sang-soo

Image : Kim Hyung-koo

Mus. : Jeong Yon-jin

Mont. : Ahm Sung-won

Prod. : MK2 Productions

Int. : Uhm Ji-won, Lee Kim-woo, Kim Sang-yung

## Le Couperet de Constantin Costa-Gavras

### Au pays du sourire obligatoire

NICOLAS GENDRON

**C**ompression, restructuration, relocalisation; Bruno Davert en a soupé de ce vocabulaire de mondialisation durant ses deux ans et demi de chômage. Tant et si bien que cet expert du papier en vient à concrétiser une idée folle qui lui « bouffe la tête » : analyser froidement les curriculum vitæ de ses plus proches concurrents en recherche d'emploi et les éliminer un à un.

Depuis ses débuts, Costa-Gavras a toujours eu un faible pour les drames sociopolitiques (**Z, Missing**) et a développé plus d'une fois le filon d'une vérité manipulée (**Mad City, Amen**). Sa dernière réalisation emprunte à ces deux penchants. Comme dans son léger **Conseil de famille**, mais sur un ton plus grinçant, son antihéros maquille des crimes par des motifs respectables, au nom des siens. Or, Davert s'entient à la loi du silence et ne souffle mot à personne de sa croisade solitaire contre le « turbo-capitalisme ».

Certains reprocheront avec raison au film d'être trop écrit. Cette adaptation d'un polar de Donald E. Westlake, romancier courtisé par le cinéma avec plus (**Point Blank**) ou moins (**What's the Worst That Could Happen?**) de bonheur, aurait pu montrer davantage. À défaut de quoi la mise en scène s'articule beaucoup autour des dialogues, si ce n'est quelques plans rapides